

cupation ; quant aux autres vivres , bien qu'on eût toujours la ressource d'en envoyer chercher , il fallait cependant les ménager. Le 18 décembre , la première colonne de Français arriva de Mexico ; il faut l'avouer , à la louange du gouvernement mexicain , ils furent , sur la route , traités avec tous les ménagements possibles , et n'eurent à se plaindre d'aucune des autorités. Quant au peuple , on sait d'avance que ses sentiments étaient tous en faveur des Français , on n'avait donc rien à craindre de ce côté. Ce décret fut lancé comme un coup de foudre , personne ne s'attendait à ce que les autorités se seraient portées à de semblables extrémités ; aussi le consul de France , M. Lainé de Ville-l'Evêque , se trouva dans le plus grand embarras ; un grand nombre de nos compatriotes n'avait pas les moyens de se rendre au port d'embarquement , et cependant ils devaient partir ; les frais présumés de leur voyage s'élevaient à une somme de 100,000 fr. , aucune maison , soit mexicaine , soit étrangère , ne voulait l'avancer , car le consul n'ayant pas eu le temps de recevoir des instructions à ce sujet , ne savait si l'emprunt qu'il était obligé de contracter recevrait la sanction du gouvernement français , et il ne pouvait emprunter qu'en avertissant des chances du remboursement ; il ne pensa pas , dans la détresse qui frappait le commerce français , à s'adresser à une maison de cette nation , et ce fut cependant une maison franco-anglaise qui vint à son secours : M. Nicod , chef de la maison Nicod et Montgomery , frappé lui-même par le décret d'expulsion , apprenant l'embarras où se trouvait le consul de France , s'empressa de mettre à sa disposition la somme de 100,000 fr. , s'engageant à courir les chances

de non remboursement ; on aime à consigner un pareil trait. Les Français malheureux firent cependant tous leurs efforts pour ne prendre que l'argent qui leur était indispensable , et 25,000 fr. seulement furent dépensés sur la somme si généreusement avancée par M. Nicod.

Les Français expulsés voyageaient par colonnes nombreuses , à cheval ou en voiture , et armés en cas d'agression , soit de la part des populations qu'on pouvait fanatiser , soit de la part de quelques bandes qu'on disait exister ; en arrivant à Santa-Fé , ils étaient contraints à se dépouiller de leurs armes et à se défaire de leurs chevaux ; on leur achetait , il est vrai , ces différents objets dont les Mexicains fixaient eux-mêmes les prix ; en arrivant à la Vera-Cruz , ils se faisaient transporter au fort , déclaraient le lieu où ils voulaient aller , et on les faisait passer sur-le-champ sur les navires destinés pour le point où ils désiraient se rendre.

Le 8 décembre , la *Créole* quitta le mouillage de la Vera-Cruz , qu'elle occupait depuis la prise du fort , pour se rendre à Anton-Lizardo ; les événements militaires pouvaient être considérés comme terminés ; plusieurs navires devaient retourner en France , d'autres devaient établir des croisières pour continuer le blocus ou empêcher les corsaires mexicains d'entraver notre commerce : l'ordre était , dans ce cas , de les chasser et de les détruire. Le prince de Joinville demanda et obtint cette mission , il voulait chercher de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire ; l'ordre lui fut en conséquence donné de se préparer à appareiller pour aller , avec les brigs le *Dunois* et le *Du Petit-Thouars* , à la Havane d'où il devait faire de

fréquentes sorties, afin d'assurer la liberté des mers environnantes.

Le 16 décembre au matin, bien des cœurs battirent, les navires de l'escadre dont la présence n'était plus nécessaire sur les côtes du Mexique, reçurent l'ordre de partir, les uns pour se rendre en France, d'autres pour aller aux postes désignés par l'amiral.

Vers les huit heures du matin, les navires destinés à se séparer de l'escadre reçurent l'ordre d'appareiller; l'*Iphigénie*, depuis si longtemps dans ces parages, devait retourner à la Havane, l'état de sa coque et de sa mâture ne lui permettant pas d'entreprendre une longue navigation pendant l'hiver; cette frégate devait rester à la Havane jusqu'à ce que l'approche du beau temps lui permît de prendre la mer avec les meilleures chances possibles; la *Créole*, le *Dunois* et le *Du Petit-Thouars* devaient se rendre également dans le même port pour exécuter les ordres ci-dessus désignés; le *Cyclope* et le *Vulcain* devaient se rendre en France en touchant aussi à la Havane, ainsi que la *Médée* qui devait y rester trois semaines et retourner en France si, pendant ce temps, elle n'avait pas reçu un ordre de rappel de l'amiral Baudin; la *Nayade* devait retourner à Brest; elle était chargée de porter les rapports circonstanciés des deux affaires du 27 novembre et du 5 décembre; le commandant Mengin (du génie), blessé à la dernière affaire, prit passage à bord de cette corvette; enfin, le brig l'*Oreste*, qui avait été détaché de la station des Antilles par l'amiral commandant cette station, dut partir pour rejoindre son poste.

Le plus grand mouvement régna en rade pendant toute

la matinée, et ce fut avec un vif sentiment de regret que je vis s'éloigner ces navires dont j'enviais le sort; je commençais à désirer mon pays; les opérations militaires avaient été terminées à l'honneur de la France, et j'avais hâte de pouvoir les retracer sur la toile et sur le papier; mais l'amiral pouvait encore avoir besoin de moi, en ma qualité d'interprète, et je crus de mon devoir de rester.

L'amiral profita du départ de ces navires pour faire partir une grande partie des réfugiés français; le prince de Joinville, malgré la petite dimension du navire qu'il commandait, voulut en transporter une partie; on lui en donna un nombre proportionné au peu d'espace dont il pouvait disposer.

Le même jour, l'amiral expédia les brigs le *Lapérouse* et le *Zèbre* vers la barre de Tampico; les fédéralistes avaient jeté le gant dans cette ville, leurs progrès ultérieurs pouvaient, en intimidant le gouvernement central et en l'obligeant à diviser ses forces, accélérer la conclusion des négociations qui étaient sur le point de s'entamer pour traiter de la paix; il était d'une politique sage d'entrer en communication avec cette portion considérable de la république mexicaine, de leur faire entendre que le gouvernement français n'avait aucune intention de conquête dans leur pays; que le redressement des injustices commises par les centralistes avait seul armé la France contre leur pays; il était d'une politique adroite, tout en ne donnant aucun secours au parti révolté contre le gouvernement existant, de faire croire à ce dernier que la France pourrait prêter son appui pour aider à le renverser; il était nécessaire, au

cas où les fédéralistes arriveraient au pouvoir, de s'en être fait des amis sur lesquels on pourrait compter.

Une occasion excellente se présentait pour entrer en correspondance; depuis la déclaration du blocus, un navire de commerce français avait été saisi dans le port de Tampico, où il se trouvait séquestré; l'amiral envoya réclamer ce navire; le commandant du *Lapérouse*, M. Fournier, chargé de cette délicate mission, réussit complètement, les fédéralistes s'empressèrent de restituer le navire et de rendre la liberté à son équipage; en peu de jours le commandant Fournier était de retour.

Les coups de vent se succédaient avec une telle fréquence, que nous nous félicitions chaque jour d'avoir pris le mouillage d'Anton-Lizardo. Le 20 décembre fut signalé par un des plus forts que nous ayons encore éprouvés; la rade est tellement abritée que le service des canots ne fut point interrompu. Les bœufs destinés à la consommation des équipages avaient été placés sur un îlot nommé *Salmedina*, qui est situé au milieu de la chaîne de rescifs qui forme la rade; chaque matin on y envoyait, de chaque navire, chercher les rations correspondantes aux équipages.

Le grand canot de la bombarde le *Volcan*, envoyé pour cette corvée, reçut, en retournant à bord, le redoublement du coup de vent; en peu d'instants il fut soulevé et malgré les énergiques efforts des hommes qui le montaient, il lui fut impossible de regagner son bord; lorsque ces coups de vent de N. O. règnent, il se forme un courant portant dans le S. avec une grande vitesse; cette embarcation, ne pouvant résister à deux moteurs aussi puissants, se vit emportée à une grande distance; la situation était critique, les mate-

lots qui la conduisaient, se voyant sur le point d'être jetés à la côte, mouillèrent un grapin<sup>1</sup>, ce moyen leur réussit; mais la mer était énorme, et n'étant plus abrités par le rescif d'Anton-Lizardo, il avaient à craindre que la corde ne rompît; dans ce cas, leur perte n'eût été que retardée, car leurs forces s'étaient épuisées à lutter vainement; l'amiral donna l'ordre au *Phaéon* de chauffer pour aller leur porter du secours; en même temps une embarcation fut expédiée de la *Néréide* pour leur porter des vivres afin de réparer leurs forces. Une heure après, les deux canots étaient rendus à leurs bords respectifs.

La frégate anglaise la *Madagascar*, que nous avions rencontrée entre la Jamaïque et l'île de Cuba, arriva au mouillage de Sacrificios pendant les derniers jours du mois de décembre. Le commandant et les officiers se montrèrent d'une courtoisie parfaite envers notre marine; le commandant Wallis dit à l'officier français qui était allé lui offrir nos services, de la part de l'amiral, pour ce dont il pourrait avoir besoin, qu'il n'avait point été surpris de voir flotter, à son arrivée, le pavillon français sur le fort de Saint-Jean-d'Ulúa, car il savait, quand il nous vit passer, que nous allions en faire le siège.

Peu de jours après, l'amiral se rendant au fort d'Ulúa, sur le *Phaéon*, visita en passant les blessés qui étaient sur la *Fortune*, seul navire français qui fût alors à ce mouillage; de là, il monta à bord de la frégate anglaise; il fut reçu par le commandant et les officiers avec des honneurs presque royaux: l'état-major était en grande tenue et

<sup>1</sup> Petite ancre à quatre bras dont les embarcations sont pourvues.

l'épée à la main ; à son départ, il fut salué de quinze coups de canon.

La *Fortune* avait placé ses canons dans la cale, afin de disposer son hôpital dans la batterie, l'amiral envoya M. Lacour, son aide-de-camp, témoigner ses regrets au commodore de ce qu'il ne pouvait lui rendre son salut. Le commandant anglais répondit que le salut avait été fait sans espoir qu'il fût rendu, et qu'il s'adressait seulement à l'amiral victorieux.

La médiation officielle offerte par l'Angleterre pour terminer les différends entre le Mexique et la France, n'avait pas été acceptée par notre gouvernement ; une médiation officieuse avait seule été admise, et M. Pakenham, ministre d'Angleterre à Mexico, alors en congé en Angleterre, avait été chargé de retourner à son poste et de s'entendre avec l'amiral Baudin pour rétablir les négociations entre le Mexique et la France ; il arriva le 26 décembre à Sacrificios, à bord de la frégate la *Pique* ; le lendemain, comme le *Phaëton* retournait à Anton-Lizardo, après avoir porté des vivres et des ordres au fort, M. Pakenham prit cette voie pour venir faire une première visite à l'amiral Baudin, accompagné des commandants Boxer de la *Pique*, et Wallis de la *Madagascar* ; reçu avec les honneurs dûs à son rang, il eut ensuite une longue conférence avec l'amiral plénipotentiaire français, dans laquelle il annonça qu'une force anglaise imposante allait bientôt arriver dans le golfe du Mexique.

Ce n'était donc plus une médiation officieuse, mais bien une coopération que les Anglais prétendaient nous offrir.

L'amiral dut alors vivement s'applaudir de n'avoir pas

écouté les réponses évasives et dilatoires du gouvernement mexicain, qui ne tendaient qu'à gagner du temps ; il se félicitait d'avoir été droit au but ; l'arrivée de la flotte anglaise n'eût été qu'un embarras pour les opérations militaires. Aurait-elle pris part à l'attaque du fort d'Ulúa ? ou se serait-elle tenue simple spectatrice du combat ? Cette dernière supposition n'est guère admissible, surtout si l'on considère le relevé des forces qui arrivèrent en rade de Sacrificios et d'Anton-Lizardo, le 26 décembre.

Le jour même, l'imprudence d'un cambusier faillit occasionner la perte d'une de nos plus belles frégates, le feu se déclara à bord de la *Gloire* ; l'équipage était alors sur le pont à faire l'exercice du fusil ; en quelques instants, la cale et le faux-pont furent remplis d'une fumée si épaisse, qu'il était presque impossible de s'y introduire. Le feu avait été communiqué aux débris d'une barrique à rhum ; le cambusier, auteur de cet événement, eut cependant la présence d'esprit de jeter dessus un prélat<sup>1</sup> qui étouffa la flamme ; ce foyer était tellement près des spiritueux renfermés dans la cambuse, qu'il était à craindre qu'il ne communiquât l'incendie ; en un moment les secours arrivèrent de tous les navires mouillés à Anton-Lizardo, mais leur empressement fut inutile ; avant leur arrivée, les matelots de la *Gloire* s'étaient complètement rendus maîtres du feu.

Peu d'heures après cet événement, on signala l'escadre anglaise, dont une partie alla mouiller à Anton-Lizardo, et

<sup>1</sup> Toiles goudronnées qui servent à garantir de l'humidité différents objets, surtout ceux qui, placés sur le pont, sont exposés à la pluie ou à l'embrun de la mer, ces toiles servent aussi à couvrir ce que l'on transporte dans les embarcations quand il fait mauvais temps.

l'autre gagna le mouillage de Sacrificios. Parmi les navires venus au premier mouillage, le vaisseau de 74 l'*Edimburgh* prolongea trop sa bordée sur terre et toucha sur un banc situé dans le S. des rescifs, presque en dedans; la mer était belle, la brise faible, mais sans secours étranger le vaisseau aurait difficilement pu s'en retirer; toutes les embarcations des navires anglais furent mises à la disposition de l'*Edimburgh*; les Français en envoyèrent également, mais ce fut sans succès, les moyens employés en pareil cas étaient insuffisants; l'amiral donna aussitôt, par signal, l'ordre au *Phaéton* de chauffer et d'aller donner la remorque au vaisseau échoué et en peu de temps ce navire à vapeur fut prêt à appareiller; la manœuvre difficile d'aller porter des amarres au vaisseau échoué fut faite avec intelligence, et peu de moments après, l'*Edimburgh* venait prendre son mouillage sans avoir éprouvé d'avaries, le fond sur lequel il avait touché étant heureusement très-mou: un signal de satisfaction fut fait par l'amiral au *Phaéton*.

L'escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Paget, se trouvait momentanément placée sous le commandement du commodore Douglas, par suite de la maladie de l'amiral, resté à la Jamaïque; elle se composait des navires suivants :

Vaisseaux de 74.	{ Cornwallis,	commodore,	Douglas.
	{ Edimburgh,	capitain,	Enderson.
Frégates { de 46.	{ Madagascar,	id.	Wallis.
	{ Pique,	id.	Boxer.
Corvettes { de 28.	{ Andromache,	id.	Bain.
	{ Vestal,	id.	Carter.
	{ Race Horse,	comander,	Crawford.
Petites corvettes de 18.	{ Modest,	id.	Eyre.
	{ Rover,	id.	Symonds.

Brigs de 16.	{ Snake,	comander,	Milne.
	{ Ringdove,	id.	Stewart.

Nombre total de canons, 370.

Une autre frégate, la *Seringaptnam*, de 46 canons, et une corvette de 20, le *Nimrod*, devaient encore venir augmenter cette escadre imposante.

En présence d'une force aussi considérable, l'amiral Baudin ne crut pas de la dignité de la France d'accepter une médiation qui aurait pu avoir l'air d'être imposée; il le déclara à M. Pakenham, exigeant, avant d'entrer en négociations au sujet de la médiation officieuse offerte par l'Angleterre, que les deux vaisseaux eussent à se retirer; cette demande, trop juste pour être refusée, fut acceptée sur-le-champ; peu de jours après, les deux vaisseaux appareillèrent pour se rendre à la Havane.

L'année 1839 commença assez tristement pour les Anglais, un jeune midshipman mourut de la fièvre jaune et fut enterré sur l'îlot de Salmedina, car, dans ce climat malsain, ce n'est pas seulement l'hivernage qui est à craindre: en tout temps la fièvre jaune fait des ravages, et les personnes même acclimatées en sont quelquefois victimes dans l'hiver; aussi le golfe du Mexique et les Antilles ont-ils reçu, et avec juste raison, le surnom de tombeau des Européens.

Les affaires militaires pouvaient se considérer comme finies, il n'était pas possible, avec les moyens mis à la disposition de l'amiral, de tenter une guerre d'invasion, et d'ailleurs cette guerre, ruineuse pour les deux pays, n'aurait abouti à rien; le pays l'aurait soutenue, soufferte comme un mal indispensable; les esprits se seraient aigris

mutuellement, et la question, au lieu d'être terminée, serait devenue plus difficile à résoudre, étant aggravée par de nouveaux faits. Les Mexicains, servis par l'étendue de leur territoire et par sa configuration propre à la guerre de partisans, qu'ils ont apprise de leurs pères les Espagnols, auraient changé sans cesse le siège du gouvernement, le portant toujours loin de nos soldats.

D'un autre côté, les distances énormes que nous aurions eues à parcourir, la difficulté de s'approvisionner dans un pays plus qu'à moitié dépeuplé et inculte, l'éloignement de la France, et par conséquent la difficulté de recevoir des renforts d'hommes et de munitions, auraient ajouté aux chances de la guerre celles de la disette et des maladies. Tout portait à croire que les Mexicains, éclairés par leurs défaites et par la pénurie du trésor, résultat inévitable de notre blocus, ouvriraient enfin les yeux et reconnaîtraient la générosité et la justice des propositions de l'amiral, qui ne voulait après la victoire que ce qu'il exigeait avant le combat, sans que les avantages que la fortune lui avait accordés eussent modifié en rien ses prétentions; avant comme après les hostilités, il ne voulait que ce qui était juste, équitable et honorable pour les deux pays.

Rien ne paraissait donc désormais devoir entraver la marche régulière qui devait conduire à une issue pacifique et satisfaisante; je témoignai à l'amiral mon désir de retourner en France, pour y retracer les beaux et grands spectacles dont j'avais été témoin; l'amiral eut la bonté de me permettre de revenir. Le brig le *Lapérouse* allait appareiller pour porter à la Havane l'ordre, à la frégate la *Médée*, de venir renforcer l'escadre (cette précaution

était nécessitée par l'arrivée des forces anglaises), je reçus un ordre d'embarquement pour le *Lapérouse*.

Mes préparatifs de départ furent promptement terminés, et le cœur serré, je quittai la *Néréide* où, pendant quatre mois, l'amiral Baudin et le commandant Turpin m'avaient comblé de bontés; un séjour aussi long sur cette belle frégate m'avait permis d'apprécier tout ce qu'il y avait de tendre et de bienveillant dans le cœur des officiers qui composaient son état-major, et je laissais avec tristesse cette famille nouvelle que j'avais rencontrée en quittant mon pays, et qui devait, par la douceur et le charme de son intimité, me faire souvent oublier les deux mille lieues qui me séparaient de la France. Je formais, en partant, des vœux sincères pour qu'ils revinssent promptement, et qu'ils revinssent tous.

Le 6 janvier, à onze heures du matin, je quittai le mouillage d'Anton-Lizardo, à bord du brig le *Lapérouse*; le commandant Fournier (beau-frère du commandant Leray) avait reçu l'ordre de se rendre à Sacrificios pour prendre, à bord de la *Fortune*, M. Miniac dont la jambe avait été amputée, et qui était en bonne voie de guérison; toutefois, l'ordre laissait au commandant la latitude, dans le cas où il craindrait de se souventer, de ne pas l'exécuter à ce prix. La brise venait du large; bien qu'elle fût faible, les apparences étaient mauvaises, et tout faisait présager qu'avant peu nous pourrions recevoir un coup de vent de N. O. Pour le supporter sans danger, il était important de s'éloigner de la côte; le *Lapérouse* sortit en conséquence des passes et mit le cap sur la Havane; le soir, nous apercevions encore le pavillon français flottant sur les ruines

du cavalier de Saint-Jean-d'Ulúa; le lendemain, nous étions en pleine mer, le Pic d'Orizaba et le cofre de Perote s'offraient seuls à notre vue.



#### CHAPITRE XVI.

La Havane.

Je me trouvais de nouveau sur mer à une époque où le golfe du Mexique, tourmenté par les coups de vents de N. O., présente au navigateur des chances pénibles. Les précautions les plus minutieuses étaient prises à bord du *Lapérouse* pour recevoir courageusement le typhon des mers atlantiques. Le commandant Fournier avait calculé sa route de manière à s'éloigner le plus promptement possible de la côte S. du golfe. Ces mesures furent inutiles, notre traversée devait s'effectuer comme si nous l'eussions entreprise dans le moment le plus favorable de l'année.